Pour réaliser ces rêves, il fallait de l'argent. Léopold n'eût qu'à tendre la main : il en trouva.

Un soir brumeux de novembre 1763, le brusque arrêt de la diligence fit tinter « thalers » et louis d'or dans l'escarcelle de Léopold. Marie-Anne entoura de ses bras protecteurs enfants, valises et cabas. Wolfgang et Nannerl se frottaient les yeux. On était à la barrière de Paris.

Des cohortes d'aubergistes au ventre arrondi, aux tabliers d'un blanc douteux assaillirent les arrivants. Léopold les écarta. Il confia ses effets à des crocheteurs et la petite caravane s'achemina vers l'hôtel de Beauvais, en plein Marais.

Les voyageurs s'arrêtèrent devant une haute façade qui supportait un majestueux balcon à grille ajourée. Dans son renfoncement en demi-cercle, la porte cochère semblait inexorablement close. Mais le claquement du marteau résonna dans la rue silencieuse. La porte chanta sur ses gonds. Le suisse souleva sa lanterne pour éclairer le visage des arrivants. Les hôtes de Monsieur l'Envoyé de Bavière virent un péristyle circulaire et une vaste cour de la même forme. Des têtes de béliers grimaçaient sur les corniches, entremêlées de doubles B-s entrelacés, en l'honneur de Catherine Bellier, épouse de Pierre de Beauvais, qui avait élevé cette seigneuriale demeure.

L'accueil fut cordial. Dans ce temps-là, la bonhomie des grands servait de correctif à l'inégalité des classes.

Mesdames les duchesses d'Aiguillon, de Mazarin, d'Anville, la marquise de Pompadour, les princesses de Robech, de Carrignan, la présidente Manchon, Mmes de l'Aigle, de Tessé, d'Egmont, de Chabot, de Rohan-Chabot, de Civrac, de Saint-Julien, de La Requières, d'Epinay — voici quelques-unes des femmes dont Léopold a consigné l'adressé.

Du Côté des hommes, on rencontre le duc de Chartres, les princes de Conti, de Condé, Louis de Rohan, ca-adjuteur de Strasbourg, M. de Saint-Florentin, le président de Ronay, M. de Martine, M. de la Live, introducteur des ambassadeurs, M. de la Ferté, intendant, M. d'Hebert, trésorier des menus plaisirs, MM. d'Angivilliers et de Maillebois, deux peintres: Vanloo et Carmontelle, enfin le Friseur de Mme la Dauphine.

Cependant dans ce Paris de bon ton, personne n'en imposait autant à notre provincial que Frédéric-Melchior de Grimm.

Dans sa gazette, Grimm comblait d'éloges l'intéressante famille :

« Un maître de chapelle de Salzbourg, nommé Mozart, — écrivait-il — vient d'arriver ici avec deux enfants de la plus jolie figure du monde. Sa fille, âgée de onze ans, touche le clavecin de la manière la plus brillante ; elle exécute les plus grandes pièces et les plus difficiles avec une précision à étonner. Son frère, qui aura sept ans au mois de janvier prochain, est un phénomène si extraordinaire, qu'on a de la peine à croire ce qu'on voit de ses yeux et ce qu'on entend de ses oreilles. C'est peu pour cet enfant d'exécuter avec la plus grande précision les morceaux les plus difficiles avec des mains qui peuvent à peine atteindre la sixte ; ce qui est incroyable, c'est de le voir jouer de tête pendant une heure de suite, et là s'abandonner à l'inspiration de son génie et à une foule d'idées ravissantes qu'il sait encore faire succéder les unes aux autres avec goût et sans confusion. Le maître de chapelle le plus consommé ne saurait être plus profond que lui dans la science de l'harmonie et de modulations qu'il sait conduire par les routes les moins connues, mais toujours exactes. Il a un si grand usage du clavier qu'on le lui dérobe par une serviette qu'on étend dessus, et il joue sur la serviette avec la même vitesse et la même précision. C'est peu pour lui de déchiffrer tout ce qu'on lui présente : il écrit et compose avec une facilité merveilleuse, sans avoir besoin d'approcher du clavecin et de chercher ses accords...

Les enfants de M. Mozart ont excité l'admiration de tous ceux qui les ont vus. L'empereur et l'impératrice les ont comblés de bonté ; ils ont reçu le même accueil à la cour de Munich et à la cour de Mannheim. C'est dommage qu'on se connaisse si peu en musique en ce pays-ci. Le père se propose de passer d'ici en Angleterre, et de ramener ensuite ses enfants par la partie inférieure de l'Allemagne. »

L'Œuvre de MOZART ne ressemble pas à sa vie, mais à son âme.

L'œuvre de Mozart est le contraire de sa vie. Celle-ci ne fut que souffrance et celui-là presque tout entier ne respire que le bonheur. Mais l'œuvre de Mozart est l'image de son âme, et voilà la suprême harmonie où toutes les autres viennent aboutir et se fondre.

En écoutant Mozart, la postérité n'eût rien appris ou soupçonné de son sort. Elle aurait tout connu de son cœur. Quelle discrétion, quelle noblesse, quelle pudeur ! Il n'a jamais fait de son art le confident pour lui-même et, pour nous, le témoin de sa misère, mais seulement de sa longue patience et de son angélique douceur. Il l'a gardé souriant et serein, plus haut que l'épreuve, à l'abri des larmes. Il ne l'a jamais retourné, comme une arme de colère, contre le Dieu dont il l'avait reçu pour sa consolation, non pour sa vengeance. Si admirable que soit le génie quand il se révolte, quand il proteste et déteste, il ne l'est pas moins lorsqu'il se résigne, qu'il pardonne et qu'il oublie. Que dis-je, oublier ? Il semble que le génie de Mozart ait ignoré la douleur de Mozart, et qu'au-dessus d'elle, les sommets de l'âme, éternellement purs, éternellement calmes, aient rayonné. « Que je sens de rudes combats ! » s'écrie un héros tragique. De tous ceux que Mozart a sentis, sa musique n'a jamais dit la rudesse. Dans cette musique — j'entends la plus sienne, celle qui n'est pas tel ou tel de ses personnages, mais lui-même — on ne trouve pas un accès, fût-ce un accent de colère et de révolte, la trace d'une lutte ou seulement d'un effort. Qu'est-ce que le début du quatuor pour piano et cordes en sol mineur, celui de la fantaisie en ut mineur, voire le Lacrymosa du Requiem, auprès de l'attaque, (jamais ce mot ne fut plus rigoureusement juste), de la symphonie en ut mineur de Beethoven ? Et pourtant, à sa porte aussi, le doux maître, comme le maître héroïque, avait entendu le destin frapper de terribles coups. Mais l'écho n'en a pas retenti dans son œuvre, parce que lui-même, en son cœur, au lieu de répondre et de résister, s'est soumis.

Pas plus que la violence, Mozart ne connaît le trouble et le doute. Il n'est pas de ceux — comme Beethoven encore peut-être, et comme Wagner assurément — qui cherchent dans la musique la réponse à l'éternel pourquoi, la solution de l'énigme du monde. Autant Mozart est doux et pur, autant il est simple. Pour son génie, pas plus que dans son génie, il n'y eut jamais d'énigme ou seulement de question.

Et quoi ! pas de question et pas de souffrance ! Alors quelle est donc la vie à laquelle se rapporte ce génie, avec laquelle il s'accorde ? Ce n'est pas la vie présente, mais l'autre, cette où rien ne sera plus douloureux, où tout sera résolu. Musicien de ce que nous serons, encore plus que de ce que nous sommes, Mozart, mieux que Wagner, est le musicien de l'avenir. Taine l'a dit admirablement, peut-être sans vouloir et sans croire le dire : « Son fonds est l'amour absolu de la beauté accomplie et heureuse ». Une telle beauté n'est qu'en Dieu, n'est que Dieu. Ce n'est que près de Lui, ce n'est qu'en Lui que nous la trouverons et que nous l'aimerons d'un tel amour. Mais dès ici-bas, Mozart l'a aimée ainsi. Et pour cette raison plus encore que pour toutes les autres, Mozart a mérité d'être appelé divin.

Camille BELLAIGUE.

A la SOCIÉTÉ d'ÉTUDES MOZARTIENNES

La Société d'Études Mozartiennes a donné le Vendredi 9 Mars 1934 dans la salle du Conservatoire devant un public nombreux et recueilli son deuxième concert de la saison 1933-34.

Au cours de cette séance on a applaudi successivement le Quintette pour hautbois, clarinette, cor, basson et piano (Vienne, 30 Mars 1784), les Variations sur un menuet de Duport (Potsdam, 29 Avril 1889), la Fantaisie et Fugue (Vienne, Avril 1782), les Canons pour quatre voix de soprano (Vienne, 2 Septembre 1788) et le Divertimento pour violon, alto et violoncelle (Vienne, 27 Septembre 1788).

ÉCHOS HARMONIQUES

Le Festival Reynaldo Hahn

On ne juge mieux de la valeur d'un artiste et de l'estime dont il jouit que par l'accueil qui lui est réservé dès son apparition devant le public. Le mardi 6 mars, M. Reynaldo Hahn put se convaincre d'emblée de sa popularité, si l'on entend par ce mot l'affectueuse admiration qu'il suscite chez ses amis connus et inconnus.

Pour ce festival, que présida M. Louis Barthou, la salle des concerts du Conservatoire se révéla une fois de plus trop petite. Les cent choristes eurent quelque peine à se grouper sur l'estrade. Le programme se composait des œuvres les plus marquantes de M. Reynaldo Hahn, de celles qui mettent en valeur la spontanéité de son inspiration et l'élégance de son écriture, à savoir : les études latines, les rondels, le quintette avec piano, les chœurs à voix mixtes, les psaumes, le divertissement pour une Fête de nuit, *pour quatuor à cordes, piano, flûte, célesta, saxophone, basson, cor et batterie.*

M. René Fauchois prononça une allocution sur l'œuvre du Maître dont il exalta les qualités si françaises de goût et de clarté.

— Je ne suis qu'un compositeur de ballets, dit M. Reynaldo Hahn un jour qu'il doutait de soi.

Affirmation gratuite, qui d'ailleurs ne trouva d'écho nulle part.

La reprise de Don Juan

M. Rouché, directeur de l'Opéra avait-il deviné que le présent numéro serait consacré à Mozart ? Mystère... On ne pourra toujours pas nier que Don Juan *et* Les Nouvelles Musicales *fraternisent dans l'actualité.*

La nouvelle traduction de M. Adolphe Boschot laisse au texte sa grâce originelle. M. Bruno Walter, chef d'orchestre insigne et spécialiste de Mozart, dirigea avec autant d'entrain que de finesse. Tel M. Tullio Sérafin lors du festival Rossini à l'Opéra-Comique il lâcha plus d'une fois son bâton pour accompagner au piano tel récitatif.

Au dernier acte la statue du Commandeur se détacha sur une envolée de nuages. Le sixième art vint ainsi compléter la mise en scène, selon une formule que Mozart n'avait pas prévue.

Quant au manuscrit de don Juan, *il appartient à la Bibliothèque du Conservatoire, grâce à la générosité de la grande cantatrice Pauline Viardot, qui, jadis fit exprès le voyage de New-York à Paris, pour l'acheter six mille francs.*

Le goût artistique et la Foule

Ayant affirmé que le public américain suivait aveuglément le jugement de la critique le grand virtuose Jacques Gordon reçut de nombreuses lettres indignées. Aussi, s'installant dernièrement dans une des artères les plus fréquentées de Chicago, se mit-il à jouer sur un stradivarius, voyant passer à côté de lui des milliers de personnes.

Il n'avait que trop raison, hélas, car un reporter, se tenant à ses côtés, put contrôler les chiffres suivants : cent-vingt personnes s'attardèrent un instant à l'écouter et cinquante d'entre elles donnèrent quelques sous.

Quel virtuose tentera l'expérience à Paris ?

Faites lire

LES NOUVELLES MUSICALES

à vos Amis

SOUS D'AUTRES CIEUX

Musique d'Espagne et d'ailleurs

Nous avons déjà parlé des thèmes populaires espagnols, et nous espérons bien traiter un si vaste et si riche sujet en détail, quand nous honorerons un Albeniz ou un Granados. Cela ne nous empêche pas de dire quelques mots aujourd'hui de la musique espagnole, puisque elle figura ces jours-ci dans différentes manifestations artistiques.

Pour fêter dignement ses soixante-dix ans, M. Enrique Arbos, chef de la Sinfonica de Madrid, tint à venir diriger à Paris un festival consacré aux œuvres de ses compatriotes. Il nous montra que la musique de la péninsule n'eut pas toujours le caractère populaire et dansant qui la caractérise. L'école ibérique subit jadis des influences classiques. Deux airs anciens harmonisés par M. Joaquin Nin, l'un de Blas de Laserna, le *Chardonneret au bec d'or*, l'autre de Pablo Estève, *Souffrez mon âme*, ont des grâces de faux Mozart. Mais avec *Heria*, d'Albeniz, orchestré par M. Arbos lui-même, nous retrouvons l'école moderne, ses accents expressifs, ses rythmes, ses mélodies parfumées d'amour et d'illusion.

La *Symphonie sevillane* de Turina, les *Aquarelles basques* du R.P. Donastia, les *Canciones playeras* d'Oscar Espla, d'autres œuvres encore vinrent évoquer cette terre d'Espagne où le soleil fait éclore des couleurs, des passions et des chants.

La Maison de France organisait quelques jours plus tard une grande séance musicale ayant pour sujet : « La chanson populaire à travers le monde ». Et voyez, une large part y était réservée à la musique espagnole et à sa petite cousine, la musique majorquine.

Albeniz, Granados, de Falla et des auteurs inconnus d'airs populaires majorquins — Majorque, île chère à de Musset — constituèrent donc le fond ibérique du programme. Mais il y eut aussi des chansons tziganes, élément slave, et des « spirituals », élément nègre. Et naturellement le côté français ne fut pas négligé : des vieux airs comme *Ni jamais, ni toujours*, *La Sagesse est un Trésor*, *Fanchon les belles dents*, ainsi que *Les barricades mystérieuses* et *Papillons* de Couperin, et *Coucou* de Daquin.